

I

Lorsque Ranède s'assit près d'eux, la partie était déjà commencée. Des jetons blancs ou rouges s'accumulaient devant un gros homme dont la casquette noire à visière de cuir s'ornait d'un vague écusson illisible; par contre, un de ses partenaires n'avait plus devant lui que trois ou quatre plaquettes d'os qu'il empilait avec soin les unes sur les autres, puis écartait en éventail lorsqu'il venait de jouer une carte. Il perdait, mais semblait à peine plus préoccupé que les autres. Ranède remarqua pourtant quelques gouttes de sueur perlant à la racine de ses cheveux.

Le gros homme à casquette avait l'air plutôt ennuyé; les autres, indifférents.

Souvent, les patrons, qui sont des connaisseurs, tournent autour des joueurs et, tout en donnant un coup de serviette sur le guéridon voi-

sin, risquent une appréciation. Ici, rien de tel; émergeant à mi-corps de l'étain du comptoir, calé entre deux percolateurs, le patron regardait au plafond, une main près de la bouche, et du pouce à rebrousse-poil agaçait sa moustache.

Pas d'autres consommateurs. Impossible de distinguer, au travers des vitres dépolies, les passants, autrement que par leurs ombres projetées dans la salle même : croissantes, sautillantes, décroissantes.

Ranède, de nouveau, porta les yeux sur la morne partie.

À présent, le joueur perdant n'avait plus devant lui qu'un seul jeton. Manifestement, la dernière partie allait commencer. Le gros homme à casquette mélangeait les cartes; ses vastes mains poilues tachées de son semblaient les caresser, habileté scandaleuse étant donné leur aspect massif; Ranède vit tout de suite que l'homme se contentait de peler le jeu de sorte qu'à la fin de son faux mélange les cartes devaient se présenter dans l'ordre même où il les avait prises. Il donna à couper au perdant et, avec une impudeur tranquille, à pleines mains, fit sauter la coupe. Cependant, ses adversaires semblaient ne rien voir; l'un allumait sa pipe, l'autre se polissait les ongles, et le perdant même, pendant que les cartes tombaient une à une devant lui, gardait les

yeux fixés sur la casquette noire de son vis-à-vis.

Ranède s'agita, et le patron vint se placer entre les joueurs et lui.

— Je vois que Monsieur est étranger, cette partie n'a donc pas d'intérêt pour lui.

Il se retourna légèrement.

— Elle est du reste terminée.

Pendant que gagnant et perdant demeuraient assis, les deux autres joueurs s'éclipsèrent rapidement sans un mot (une espèce de fuite), puis le gros homme se dirigea lourdement vers la porte et l'on vit son ombre au-dehors faire un signe. Indifférent, le perdant suivit deux gaillards qui vinrent le saisir par le bras.

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu de résistance vraie, dit le patron.

— Je vais régler les consommations, répliqua l'homme à casquette; comme c'est l'État qui paye, comptez-les un peu plus cher et nous partagerons la différence.

À ce moment, un porteur de journaux entra brusquement, poussant la porte du pied et de l'épaule :

— Édition officielle.

Il lança quelques feuilles sur un guéridon et disparut, escamoté par le retour du vantail.

— Prenez, Monsieur, il y a toujours des choses intéressantes dans les Feuilles Officielles.

Le gros homme haussa les épaules et tendit la main au patron.

— Je n'y suis pas obligé, cria celui-ci.

— Comme vous voudrez, répliqua l'autre en sortant.

— Vous ne craignez pas de mécontenter la clientèle?

— Oh! certes non. Il sait bien que ma maison est bonne et qu'il y trouvera presque à coup sûr un ou des adversaires.

Après avoir cligné de l'œil, le patron continua :

— La meilleure bière de la ville, et toujours saine; il répéta très fort : toujours saine. Je suis un des seuls à avoir ce privilège qui vient de mon sang noble : comte de Nabus, pour vous servir. Mais on me nomme habituellement Nabus tout court ou quelquefois même : Nez. Voyez du reste celui que je porte au milieu de la face : jamais grand clocher n'a gâté petit village...

Ranède comprit qu'il lui fallait boire pour ne pas avoir l'air de solliciter d'autres confidences. Du pouce, il fit basculer le couvercle de sa chope à laquelle il imprima un mouvement de rotation destiné à laver de bière la mousse déposée au long de la paroi intérieure; mais le seul contact du liquide sur ses lèvres lui sembla si désagréable qu'il renonça à en avaler même une gorgée.

— Je vous dis qu'elle est saine... Non seule-

ment vous êtes étranger, mais encore ignorant. Cependant, étranger ou naturel, vous êtes soumis à Nos Lois. Nabus s'inclina, portant sa main droite au bord d'un imaginaire couvre-chef; et certes, elles sont propres à éviter tout ennui. Vous êtes venu chez nous, d'autres auraient voulu fuir; mais comment se résoudre à quitter d'aussi beaux spectacles? Quand je dis : Nos Lois, je fais le signe du respect, car rien ne prouve que vous n'allez pas devenir mouchard. Je pourrais cependant les critiquer âprement, afficher sur ma vitre en lettres d'un pied qu'elles sont ineptes, je n'aurais rien à craindre pourvu que je marque extérieurement le respect réglementaire pour elles. Observez cependant qu'en vérité je ne les critique point; elles sont amusantes et réservent d'agréables surprises. Je viens d'hériter depuis peu de mon titre de comte (auparavant j'étais vicomte, de courtoisie) par l'application qui fut faite à mon père d'un vieux texte longtemps désuet : vous remarquerez que nos trottoirs sont en général d'asphalte uni; quelques-uns, fort rares, présentent des damiers. Ce peut être un jeu d'enfant de marcher sur ou entre les raies, mais aussi une disposition obligatoire de Nos Lois. Il a suffi d'un fonctionnaire pour penser de nouveau à l'application de ce texte tombé en désuétude...

— Bien entendu nul ne pouvait se souvenir...

— Ce n'est pas cela; nul ne peut connaître les règles applicables à un moment donné autrement que par sa propre expérience ou par celle des autres, à condition d'être assez adroit pour observer sans cesse et provoquer au besoin les fautes. Un homme qui a beaucoup d'enfants et qui sortant avec eux a soin de les répartir autour de lui, arrive plus facilement qu'un autre au terme normal de sa promenade. Nabus, du doigt sur le guéridon, étala une petite flaque de bière de façon à lui donner l'aspect d'un animal à quatre pattes sans tête.

— Les chiens ne servent à rien, car ils sont soumis à des règles particulières, et vous ne sauriez bénéficier de l'immunité où vous les voyez.

De nouveaux consommateurs entraient, Nabus se dirigea vers eux en faisant de ses larges mains aux pouces curieusement recourbés en arrière de grands gestes cordiaux.

Ranède prit le journal qui lui avait été jeté. D'un format si grand qu'il fallait tenir les bras en croix pour le lire, il montrait, étalée sur deux feuilles, la photographie panoramique d'une foule immense et grise, moutonneuse, pommelée, entourant une enceinte circulaire parfaitement blanche, de la blancheur du papier même. Nabus revenait vers Ranède, il se pencha vers l'image, l'examina soigneusement :

— Me voici, dit-il, montrant une tête coiffée d'un feutre; avec une loupe vous verriez mieux.

— Comment parvenez-vous à vous situer dans cette fourmilière?

— L'État a tout prévu. Voyez ces fines lignes blanches qui tracent des cercles concentriques et ces autres qui les coupent, elles sont indiquées au sol. Coordonnées... ajouta-t-il en clignant de l'œil. L'appareil supprimé sur cette photo est des plus compliqués et peut servir à plusieurs dizaines de personnes à la fois. Ce m'est une consolation de penser que mon père, qui s'était toujours intéressé aux améliorations en cette matière, a été parmi les premiers pour qui la nouvelle machine fut utilisée.

— Mais les autres, quelle raison?

— Comme Monsieur mon père : violation de certaines règles ignorées.

Il répéta d'une voix de polichinelle :

— «Ignorées», je souligne le mot à dessein, nombreux comme vous venus ici pour échapper au sort qui les attendait ailleurs, sont morts misérablement de la crainte de mourir.

Saisissant Ranède au poignet, il l'entraîna vers une partie de la devanture où s'ouvrait dans le verre dépoli un cercle de glace transparente.

— Voyez cette jolie fille qui passe dans le soleil, on distingue les fleurs de ses seins sous le cor-

sage, elle court, déjà présente à son rendez-vous.

— Croyez-vous qu'elle pense à autre chose?

Nabus cligna de l'œil à nouveau.

— Je n'ai pas de chambres, mais si vous êtes sans logement, allez de ma part «Aux Deux Lézards», bon hôtel pas cher.

Il ajouta :

— Toujours à votre disposition.

Le ciel était encore profondément bleu lorsque Ranède sortit, mais une couronne de nuages opaques qu'on apercevait déjà au-dessus des toits, se haussait visiblement vers le zénith. Il n'avait pas fait cent pas que le soleil était submergé. En même temps, par la porte d'un grand magasin dont il longeait les vitrines, la foule se mit à couler de l'intérieur vers la chaussée. Les nuages étaient à présent maîtres du ciel. De tous les immeubles, de tous les véhicules, arrêtés les uns derrière les autres, à la diable au milieu même de la rue, sortaient des gens qui se pressaient, courant presque, vers une vaste place ouverte à l'extrémité de l'avenue.

De larges gouttes commençaient de tomber et Ranède se dirigea vers une porte cochère pour y chercher abri, car l'orage paraissait devoir être

d'une violence peu commune. À ce moment, il lui sembla qu'un homme qui depuis quelques instants marchait presque sur ses talons, obliquait lui aussi vers l'abri. Ranède eut un frisson, à cause du vent aussi qui commençait à faire tournoyer feuilles et papiers sur la chaussée à présent presque vide. Peut-être cet homme allait-il lui parler, lui demander quelque chose? Il ne pouvait demeurer là dans l'attente, il courut à son tour vers la place. Il se frayait maintenant un chemin dans la foule comme s'il avait voulu parvenir au premier rang de celle-ci, et quoiqu'il ne pût apercevoir un centre où aboutir. Il pleuvait dru et sa légère chemise était déjà trempée. À côté de lui les gens n'avaient cependant pas l'air de se soucier de cette eau du ciel. D'une façon générale, ils regardaient en l'air, puis s'interpellaient familièrement quoiqu'il parût certain, à voir leurs vêtements disparates, qu'ils fussent de conditions sociales fort différentes.

— Celui-ci va être beau, dit un petit vieillard coiffé d'une paille jaunie dont coulaient de sombres traînées sur sa figure.

— Le plus fort de la saison, répliqua un télégraphiste.

Ranède s'insinuait dans cette foule avec volupté. Rien que des inconnus et disposés à le

demeurer; seulement des gens qui veulent bien parler de cet orage, mais dont la commune passion est, on le sent, si exclusive qu'elle ferait taire immédiatement toute allusion à une idée quelconque d'un autre ordre. Ranède avait l'impression de faire intimement partie d'un magma humain, de respirer avec lui, d'être là comme au chaud. La sécurité totale.

Parfois, un rire de jubilation secouait les poitrines, en cercles concentriques autour d'une naissance inconnue. Lorsqu'il était pris dans une de ces ondes, Ranède avec les autres riait. Il était serré contre une jolie femme finement vêtue et coiffée d'un chapeau compliqué dont les minces ailes de plumes imbibées d'eau lui retombaient sur le nez. À tout autre moment il savait bien qu'elle se serait écartée; mais là, elle s'appuyait à lui simplement, et au travers de la robe que l'eau collait à sa peau et qui devenait transparente par endroits, Ranède sentait tout son corps naïf. La pluie tombait de plus en plus fort du ciel en mouvement où les nuages se heurtaient, se chevauchaient, s'émiettaient sous l'effet du vent dont le cri soutenu et à peine modulé, s'était fixé à une hauteur telle qu'il en devenait imperceptible.

Il y eut un éclair et la foule entière poussa un grand cri de joie; au même instant l'aiguille d'une immense horloge située en haut du beffroi com-

mença de tourner. Ranède remarqua seulement alors que le cadran ne marquait point les heures, mais que, comparable à celui d'un chronographe, il indiquait seulement les secondes et leurs divisions décimales.

Lorsqu'on commença d'entendre le faible roulement du tonnerre, l'aiguille s'arrêta net... Il n'y eut à chaque bouche qu'une réflexion qui jaillit de la foule en murmure de mécontentement.

— Il est encore loin.

À chaque décharge électrique l'horloge se remettait en mouvement.

Les éclairs se précipitaient en arborescentes apparitions de plus en plus rapprochées en même temps que se raccourcissait la durée entre la gigantesque étincelle et son crépitement. Les gens maintenant sautaient dans l'eau et la boue avec des cris de joie.

La masse humaine était tout entière en mouvement en une espèce de danse sur place dans laquelle Ranède se laissait entraîner avec une volupté grandissante.

Soudain, il eut devant les yeux un arc de feu qui semblait naître du corps même de sa voisine en même temps qu'un bruit extrême lui meurtrissait les oreilles, les poumons, le ventre. Un cadavre calciné encore brûlant s'appuyait à lui et

il était devenu le centre de la foule dont tous les éléments convergeaient vers lui.

Ranède ne pouvait même plus lâcher sa charge, s'écarter de sa compagne de cendre. Des gens, pour mieux voir, tentaient de grimper sur les épaules de ceux qui leur cachaient ce spectacle.

Cependant, la pluie, qui avait redoublé de violence, ralentissait à nouveau son débit : une nouvelle fois la foudre tomba sur la place aux cris de joie de ceux qui n'étaient pas touchés. Ranède fut précipité vers ce nouveau centre d'intérêt et se trouva soudain débarrassé du cadavre glissé au sol et sans doute maintenant piétiné sur les graviers et dans la boue.

D'autres éclairs frappaient la place ; chacun d'eux semblait avoir créé un noyau aimanté sur lequel s'agglutinaient les assistants. Puis, peu à peu les chutes s'espacèrent. La grande horloge recommença de fonctionner, indiquant à tous l'éloignement progressif du système orageux.

À regret, lentement, les gens se séparèrent.

— On aurait cru voir quelque chose de mieux...

— Ce n'est pas si mal que ça, il y a eu au moins une quinzaine de foudroyés. Heureusement que la saison n'est pas finie.

— Vous voulez dire que les plus violents sont à venir ?

— Malgré tout, on ne sait plus où va le temps.

Moi qui vous parle, quand j'étais jeune j'ai connu, une saison, des orages qui duraient trois mois, et fête à chaque jour...

Par moments le tonnerre semblait rapprocher son grondement, alors tous arrêtaient leur marche, tendant l'oreille dans l'espoir d'un retour.

Ranède s'aperçut qu'il agissait comme les autres, il voulut secouer cette espèce de contrainte étrangère et commença de courir.

Il parvint à une large avenue séparée en quatre rubans goudronnés par des rangées de grands arbres; elle était à peu près vide de piétons et seules de longues voitures automobiles y passaient rapides en sifflant, après lesquelles volaient quelques feuilles. Elle semblait se perdre dans une masse de verdure qui devait être un immense parc.

Sur chaque rive, on voyait, au milieu de jardins fleuris, de somptueuses demeures bourgeoisement silencieuses.

Le trottoir où marchait Ranède était fait de terre rouge damée sans aucun quadrillage, et soudain, il s'arrêta frissonnant à la pensée que dans sa fuite il n'avait prêté aucune attention à la façon dont se posaient ses pieds.

Il se retourna pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi, respira profondément, regarda le ciel,

pur à nouveau, au travers des branches avançant sur sa tête.

Ce serait trop bête... avoir trouvé ce pays refuge pour...

En marchant il était arrivé sans plus y penser à l'entrée du parc qui s'ouvrait sur une place circulaire par de vastes portes aux grilles dorées. À droite et à gauche, l'avenue dédoublée filait suivant une ligne droite perpendiculaire à sa direction primitive.

Il y avait là toute une population d'enfants qui jouaient. Ranède s'assit lourdement sur un banc.

On dirait qu'il n'a pas plu ici.

La fatigue de toute une nuit passée à marcher dans la montagne à la recherche des passes non gardées commençait à l'envahir. Il étendit les jambes, délaça ses souliers, ses orteils jouèrent voluptueusement à l'air.

À trois pas de lui un bébé assis, le derrière dans le sable, tapait de sa pelle de bois sur un seau renversé. Ranède constata avec plaisir que le banc où il s'était par hasard assis se trouvait protégé des regards par de gros troncs d'arbres. Il s'allongea et s'endormit en regardant les mouvements du petit bras étonnamment rond sur lequel un mince bracelet d'or disparaissait à demi dans les plis de la chair.

La poursuite se terminait sous des oreillers de gélatine où il s'enfonçait et qui lui recouvraient peu à peu la poitrine pendant qu'il recevait sur la face une pluie chaude et collante. Ranède, s'éveillant brusquement, vit au-dessus de sa figure la tête d'un énorme lézard aux yeux fixes. L'animal projetait par moments sa langue semblable à une mince lanière vers la face de Ranède pour y cueillir les mouches qu'avait attirées la sueur du dormeur.

D'un geste violent, Ranède chassa loin de lui la bête et se leva frissonnant. L'animal s'enfuit en sifflant et les enfants qui probablement depuis un moment admiraient cette scène, se dispersèrent vers d'autres jeux. Ranède s'enfonça dans le parc. Il avait été planté avec un art consommé (*mais comment l'admirer avec cette sensation chaude sur la figure*). Les allées décrivaient de tels méandres que sans cesse on découvrait des aménagements de verdure imprévus. Sous les arbres, des hêtres pour la plupart, poussaient à même le gazon, et sans ordre apparent, de hautes fleurs rouges grouillantes d'insectes ailés.

Par places, des clairières de soleil pleines d'éboulis rocheux hérissés de figuiers de Barbarie. Les grands lézards verts couraient là d'une roche à l'autre et le long même des parois verticales, sur leurs courtes pattes torsées armées de ventouses.

Certains, sous la brûlure du soleil, semblaient dormir, mais l'on voyait de temps en temps s'ouvrir leurs paupières rouges et leur gorge ne cessait de palpiter.

À côté d'eux, insouciant, jouaient des enfants. Brusquement, au détour d'une large allée, Ranède se trouva devant un vaste emplacement découvert, circulaire, où des lignes blanches géométriquement tirées parcouraient le sol formé de briques noires. Au centre palpaient de hautes draperies qui dessinaient un cube blanc. Il reconnut la Place des Jeux. Cachée sous ses voiles devait être la Machine dont Nabus parlait. Ranède n'osa s'aventurer dans cet espace désert où seulement parfois filait quelque hirondelle. Il revint sur ses pas, passa devant un couple d'amoureux à demi renversés sur le dossier d'un banc. Elle, laissait aller sa tête en arrière, lui, penché vers ce visage tendu qu'il soutenait d'une main, lui baisait goulûment la bouche, l'autre main sur le genou poli au bord de la jupe à fleurs. Au travers des sandales ajourées on voyait se crispier les pieds de la fille.

Ranède sentit naître en lui une violente haine pour ce bonheur indifférent. Il dépassa le groupe, se retourna et siffla entre deux doigts, mais eux ne prêtèrent aucune attention à son manège. Plus loin, un gardien, l'air ennuyé, se traînait molle-

ment, un trousseau de clefs à la main. Ranède alla vers l'homme, lui désigna le banc; l'autre regarda l'heure à une grosse montre d'acier qu'il tira de son gousset, haussa les épaules et s'en fut, muet. Alors que Ranède parvenait près de la grille d'entrée, un tintement pressé de grosse cloche le fit sursauter. Les usagers du jardin jaillirent des allées, des bosquets, des sentiers, bonnes traînant les bébés, vieux appuyés sur leurs cannes, et se précipitèrent vers la sortie.

Ranède fut pris dans leur flot, entraîné au-dehors. Les portes se refermèrent en sonnant.

Au détour de l'allée principale, il vit venir l'homme du banc qui courait de toute sa vitesse en longues foulées. Loin derrière trottait la fille. Ranède remarqua combien ses jambes étaient courtes et lourde son allure. Lui, vint se jeter contre la grille, essayant de l'escalader. Il avait déjà atteint les piques dorées qui en défendaient la cime, lorsqu'un gardien le saisissant aux jambes, le fit choir lourdement sur le sol. Elle, là-bas, s'était arrêtée avec un hurlement de bête malade. Le gardien aida l'homme à se relever, puis le frappant légèrement sur l'épaule, lui désigna du doigt un petit bâtiment dont on voyait le toit de tuiles rouges et les murs blancs au travers des feuillages.

La fille se tenait toujours au milieu de l'allée,

tordant son corps sur place, les pieds comme collés au sol. Tous les gens s'étaient dispersés, Ranède seul demeurait près du portail.

Soudain, alors que le groupe du gardien et de l'homme arrivait près de la fille, le prisonnier se précipita sur elle et lui porta très vite deux coups de poing à la face, sous lesquels le sang jaillit; puis, comme elle s'était couverte la figure de ses bras, il la frappa au ventre pendant qu'à coups de pied il lui meurtrissait les jambes.

— Garce, saleté, garce, si je pouvais te tuer...

Elle ne disait rien, se courbant pour tenter de parer les coups. Lui, frappait toujours; le gardien, immobile à deux pas, regardait la scène attentivement.

Sur un coup derrière la tête, la femme enfin s'écroula. Un autre gardien arrivait au petit trot :

— Beau K.-O.

— Beau, répliqua l'arrivant, mais je n'ai presque rien vu.

Il toucha la femme du pied :

— Un peu plus fort, elle était morte; mâtin, vous avez le punch, dit-il à l'homme; mais ce n'est pas tout cela; marchez maintenant.

Docilement, l'homme se remit en route. Le gardien qui l'emmenait cria à son collègue :

— Va chercher le chariot pour la transporter.

Puis il sortit un briquet de sa poche, alluma la cigarette qu'il avait aux lèvres en se retournant le dos au vent. À ce moment, il aperçut Ranède et abandonnant son prisonnier, vint vers lui.

Un instant Ranède balança entre fuir et demeurer, mais déjà le garde était en face de lui, et il ne pouvait plus bouger, ses mains emprisonnées entre celles de l'homme à casquette et le fer des barreaux. Il sentit un grand vide intérieur comme si d'un seul coup on lui retirait les tripes.

— Vous allez tomber dans les pommes, jeune homme, dit le gardien.

«On voit bien que vous êtes étranger. Cependant, vous pouvez aller, rien n'est prévu aujourd'hui pour un cas semblable au vôtre...»

Il souffla un peu de fumée à la figure de Ranède.

— Ça va mieux, étranger, j'ai dit que rien n'était prévu aujourd'hui...

Il ajouta à la cantonade en tournant un peu la tête :

— Hier, par exemple...

Il se mit à rire et laissa retomber ses pattes poilues.